

Levantate Peirce !

Présentation pour l'après-midi de logique de Dimensions de la Psychanalyse à Paris

Levantate Peirce est le titre que j'avais choisi pour mon intervention par simple association homophonique à trois éléments qui m'ont apparus durant le travail qu'on a fait sur Peirce cette année en cartel de logique desquels je vais dire un mot aujourd'hui.

D'une part, c'est le lien avec Lew, avec son schématisme borro-projectif duquel il me semble que la phanéroscopie de Peirce permet d'avoir une autre lecture que celle qui nous est proposée par René et qui permet de toucher à une question qui me tient à cœur qui est celle, que j'appelle avec les *modes d'être* de la phanéroscopie de Peirce, « les modes d'usage des signifiants ».

D'une autre part, dans le levantate, j'entends le « levare », l'enlever, qui résonne avec la question de *l'évidement de l'évidence* que Lacan propose au cours de son séminaire L'insu que sait... (1976-1977), plus précisément dans la séance du 15 février 1977. A mon sens, la tierceité proposée par Peirce constitue un possible modèle de l'évidement de l'évidence.

Finalement, c'est l'impératif de levantate ! Qui m'importe en tant que le psychanalyste, à mon sens, aurait affaire, dans l'écoute de ce qui est dit par l'analysant, à un impératif de devoir choisir un mode d'être du signifiant comme fondement de la cure. Ce choix, il le ferait en fonction de la théorisation du Réel qui aurait découlé de sa propre expérience. Ce point me permet de faire un passage entre l'expérience analytique de l'analyste (en tant qu'analysant) et son positionnement en tant qu'analyste.

Le fil conducteur auquel j'espère tenir sera celui de la théorie phanéroscopique de Peirce avec quelques citations de Lacan.

Première Partie

Pour commencer mon intervention je partirai d'une question bien précise : Les signifiants, sont-ils toujours des signifiants tels qu'ils nous sont présentés par Lacan ?

Il nous faut tout d'abord reconnaître l'esprit naïf de cette question qui paraît méconnaître que la valeur du signifiant, pour la psychanalyse, est donnée par la *logique du signifiant*, fonction de laquelle se détache une signification particulière.

Loin de cette bévue, je tiens néanmoins à garder ce caractère naïf de la question car, le langage étant un mauvais outil comme nous le rappelle Lacan dans « le moment de conclure »¹ en citant un ouvrage de Paul Henry apparu en 1977, ce mauvais outil qui est le langage et qu'en dernier terme nous, êtres-de-parole, ne maîtrisons pas, fait que nous soyons confrontés à la naïveté bien plus souvent qu'on le pense. Je ne sais pas si on pourrait dire, avec Peirce que la naïveté est nécessaire, mais en tout cas elle est à l'origine de notre rapport au monde.

Car bien qu'on puisse définir le signifiant de façon non-ontologique « le signifiant, comme tel, ne signifie rien »² ou qu' « il représente le sujet pour un autre signifiant »³, on est toujours susceptibles de l'identifier au mot et par ce biais considérer que, de façon inverse, tous les mots seraient, ontologiquement pris dans une logique du signifiant.

Quand Lacan dit qu'« En psychanalyse il n'y a que des je voudrais » nous entendons qu'elle se fonde sur l'hypothétique et que bien que d'une part, pour qu'une psychanalyse puisse avoir lieu il est fondamental que l'analyste suppose, fasse l'hypothèse que pour l'analysant tous les mots peuvent opérer dans la logique signifiante, d'une autre, en acte, il n'est pas difficile de remarquer que l'analysant cherche inconsciemment à faire tenir une correspondance univoque entre un sens et un mot en résistant ainsi à la logique du signifiant de la même façon que le moine résisterait à enlever ses habits ou le militaire ses médailles. Nous distinguons d'emblée deux usages différents des signifiants : celui de l'analysant et celui de l'analyste.

¹ Jacques Lacan, *Le séminaire, livre XXV, Le moment de conclure 1977-1978* (AFI (publication hors commerce), 2004).

² Jacques Lacan, *Le séminaire livre III, Les Psychoses (1955-1956)* (Paris: Éd. du Seuil, 1981).

³ Jacques Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir », in *Écrits* (Paris, France: Éditions du Seuil, 1966), p.819.

Il n'est pas pareil d'identifier le signifiant au mot que de l'identifier à un mode précis de production de signification dans laquelle le mot est pris. Il me semble que les catégories de la phanéroscopie de Peirce peuvent rendre service à la logique du signifiant si on les utilise pour différencier les différents usages possibles des signifiants. Je tiens néanmoins à signaler que, pour ne pas emmêler les choses je distinguerai les signifiants (au pluriel) comme identifiés aux mots de la logique du signifiant ou signifiant (au singulier).

Je vais commencer par faire un petit rappel de la théorie de Peirce.

Rappel de la théorie de Peirce

Qui était Peirce ?

Charles Sanders Peirce est le nom d'un philosophe, sémioticien et logicien pragmatiste né vers la moitié du 19^{ème} siècle à Cambridge dans l'état de Massachussetts aux États-Unis. Il est connu, entre autres, par son modèle sémiotique triadique composé par le *Representamen*, l'*Objet* et l'*Interprétant*, ainsi que par sa *phanéroscopie* qui est son modèle phénoménologique.

La sémiotique et la phanéroscopie sont chez Peirce présentées comme distinctes même si leur différence devient de moins en moins évidente à partir de 1867⁴. A mon sens, la phanéroscopie nous donne les règles de base de la sémiotique et constitue donc une bonne façon de s'initier à la théorie de Peirce en évitant, pour un moment toute la complexité développée par la sémiotique. Pour tenter de saisir son fonctionnement logique j'essayerai donc de faire uniquement appel à la phanéroscopie en me gardant en tant que possible de faire allusion aux éléments de la sémiotique.

1. LA PHANEROSCOPIE DE PEIRCE

En faisant appel à l'étymologie Grecque de *phanéroscopie* pour tenter de la définir, nous trouvons que d'une part, *phaneros* dénote un phénomène qui est manifeste, évident ou

⁴ Dans l'introduction du livre *Ecrits sur le signe*, Deledalle nous dit que « Dès 1867, Peirce lie la sémiotique, ou théorie des signes, aux trois catégories phanérosopiques en faisant correspondre à chaque catégorie un type de représentation : à la première les ressemblances que Peirce appellera plus tard icônes, à la seconde les indices ou signes « dont la relation avec leurs objets consiste en une correspondance de fait » (1.558), et la troisième, les symboles ou signes généraux.

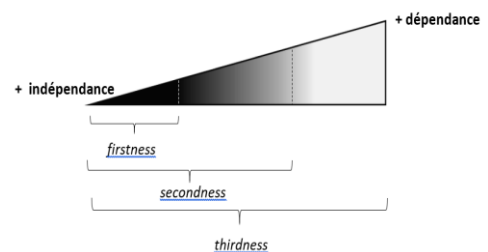
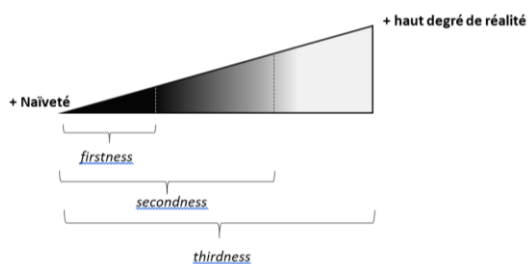
visible et d'une autre part, *skopein* désigne l'acte « d'observer ou d'examiner »). Cela nous permet de donner une première définition : elle est un outil d'examen de notre façon, « humaine », de porter un regard sur le monde. Voyons comment ce regard porté sur le monde se construit, selon Peirce, en trois étages.

1.1. Les trois catégories

Les trois étages dont on parle ont pour nom la *firstness*, la *secondness* et la *thirdness*, traduits en langue française comme priméité, secondéité et tierceité. Elles prennent leur nom de la place qu'elles occupent dans le processus d'observation d'un phénomène mais elles correspondent aussi au nombre d'éléments qui participent en elles.

Ces trois catégories ont une gradation ce qui veut dire que le 1, le 2 et le 3 sont ordinaux et se réfèrent toujours au précédent. Sauf pour la *priméité* qui se définit par elle-même, la *secondéité* se définit par le lien entre deux éléments et la *tierceité* se définit par le lien entre trois éléments. Ce caractère ordinal des catégories nous permet de définir les trois catégories en termes de parcours (ce qui revient à dire qu'on ne peut pas atteindre la tierceité sans avoir passé et dépassé consécutivement la secondéité et la priméité. Je dirai un mot, plus tard, sur ce qui impliquent ces deux dépassements qui doivent être faits pour atteindre la tierceité. Ce passage d'une catégorie à une autre se fait sous le modèle suppression/conservation de l'*Aufhebung* hegelienne et peut être considérée, en ce sens, dialectique. La tierceité ne peut s'introduire qu'à condition qu'il y ait une opposition entre les deux éléments de la secondéité. Ce qui correspond bien à l'usage classique de la dialectique Thèse et antithèse (secondéité) et synthèse (tierceité)

La priméité est définie par Peirce comme « le mode d'être de ce qui est tel qu'il est, positivement et sans référence à quoi que ce soit d'autre »⁵. La



secondéité, « est le mode d'être de ce qui est tel qu'il est par rapport à un second, mais sans

⁵ Charles Sanders Peirce, Gérard Éditeur scientifique Traduction Deledalle, et Vincent Mathias Girel, *Écrits sur le signe* (Paris, France: Éditions Points, 2017), p.25.

considération d'un troisième quel qu'il soit »⁶. Et la *tierceité*, est « le mode d'être de ce qui est tel qu'il est, en mettant en relation réciproque un second et un troisième »⁷. Si on traduit cela en termes de « dépendance/indépendance » on obtient que dans la gradation entre priméité et tierceité les éléments gagnent en nombre d'articulations (+ dépendants d'autres). Je dis gagnent car selon Peirce, plus une proposition a d'articulations, plus elle est complète et précise⁸ et plus elle est complète et précise, plus elle gagne en « degré de réalité »⁹.

1.2. Les trois modes d'être

Peirce définit les catégories comme des modes d'être. Qu'est-ce que cela veut dire ? Peirce assigne un « mode d'être » particulier à chaque catégorie. Il les définit consécutivement comme « l'être de la possibilité qualitative positive (priméité), l'être du fait actuel (secondéité) et l'être de la loi qui gouvernera les faits dans le futur (tierceité) »¹⁰. La priméité est définie comme la catégorie du sentiment simple (feelings), les idées qu'elle contient sont des « ressemblances »¹¹. La secondéité, c'est le domaine de la force d'un élément sur un autre (celui de la causalité, par exemple). Ses idées sont typiquement celles d'une chose agissant sur une autre, une action brute. La tierceité est la catégorie de la généralité ou de la loi.

Il paraît indispensable de préciser que ces notions chez Peirce ne sont pas ontologiques, ou, mieux dit encore, je dirais que Peirce, sans rejeter l'ontologie, lui donne une place comme ayant pour seul fondement le langage. Avec Peirce, impossible de dire qu'il n'y a pas d'ontologie à condition qu'on dise qu'il n'y a pas d'ontologie autre que celle qu'on attribue naïvement au monde. Je m'arrêterai plus tard sur les conditions de cette ontologisation du monde, pour l'instant, je dirai seulement que Lacan pourrait venir, à la suite de Peirce, dire qu'il est d'accord avec lui et que c'est à cause de la naïveté qui sous-tend l'ontologie qu'elle est une honte¹²!

⁶ Peirce, Deledalle, et Girel, p.25.

⁷ Peirce, Deledalle, et Girel, p.25.

⁸ En ce qui concerne la complétude voir sa réflexion sur la *Medad* avec l'exemple « John gives John to John » qu'il donne.

⁹ Cf. Peirce, Deledalle, et Girel, *Écrits sur le signe*, p.24.

¹⁰ Peirce, Deledalle, et Girel, p.80-81.

¹¹ Peirce, Deledalle, et Girel, p.11.

¹² Jacques Lacan, *Le séminaire livre XIX, ...ou pire, 1971-1972*, éd. par Jacques-Alain Miller (Paris: Éd. du Seuil, 2011), p.116.

Les modes d'être, en ce sens, sont des attributions données à quelque chose par quelqu'un et, en conséquence, n'ont rien d'ontologiques même si la priméité et la secondéité apparaissent comme telles.

1.3. Les trois éléments en jeu

Comment définir les éléments qui participent des catégories ? Le nom donné à ces éléments dans la théorie phanéroscopique est « phaneron ». « Par phaneron, -citation de Peirce- j'entends la totalité collective de tout ce qui de quelque manière et en quelque sens ce soit, est présent à l'esprit, sans considérer aucunement si cela correspond à quelque chose de réel ou non. »¹³. Suite à cette définition je dirais que ces éléments comptent pour Peirce en tant qu'ils se comptent et pas tant en ce qu'ils racontent.

Ces éléments sont définis par Peirce comme :« Le premier est ce dont l'être est simplement en soi ; il ne renvoie à rien et n'est impliqué par rien. Le second est ce qui est ce qu'il est en vertu de quelque chose, par rapport à quoi il est second. Le troisième est ce qui est ce qu'il est par les choses entre lesquelles il établit un lien et les met en relation. »¹⁴.

Maintenant que j'ai décrit brièvement les catégories et les éléments je vais parler des passages et dépassements d'une catégorie à une autre.

1.4. Le passage d'une catégorie à une autre

De la priméité à la secondéité :

Peirce nous dit que « nous attribuons naturellement la priméité à des objets extérieurs, c'est-à-dire que nous supposons qu'ils ont en eux-mêmes des capacités [...] bien que nous ne puissions rien savoir de ces possibilités si elles ne sont pas actualisées »¹⁵. Il est important de souligner que de ces objets extérieurs nous en avons conscience mais pas un savoir. Conscience n'implique pas savoir chez Peirce.

A mon sens, tout ce qu'on voit dans notre entourage et qui ne nous regarde pas, c'est-à-dire, tout ce qui est là devant nous sans qu'on lui porte un intérêt peut être considéré comme appartenant à la priméité. Le premier -toujours Peirce- « précède toute synthèse et

¹³ Peirce, Deledalle, et Girel, *Écrits sur le signe*, p.78.

¹⁴ Peirce, Deledalle, et Girel, p.84.

¹⁵ Peirce, Deledalle, et Girel, p.82.

toute différenciation ; il n'a ni unité ni parties. »¹⁶. C'est cet indifférencié qui nous entoure qu'on appelle « le monde ». C'est tout ce qu'on voit et qui à nos yeux est insignifiant, sans importance. Mais il suffit que ça nous regarde pour que la priméité s'évapore.

Tant qu'il ne soit pas pensé de manière articulée il garde sa priméité mais « affirmez - le et -nous dit Peirce- il a déjà perdu son innocence caractéristique ; car l'affirmation implique toujours la négation de quelque chose d'autre.»¹⁷

Dans notre expérience, nous prêtons d'habitude peu d'attention, par exemple, aux poteaux des luminaires dans la rue. Mais ils sont là, et quelque part on le sait, mais ils sont généralement pour nous sans importance. Mais ils peuvent tout à fait devenir significatifs quand ils rentrent en relation avec une autre chose, notre tête par exemple. Tout d'un coup ils prennent un sens! Et passent à la catégorie de la secondéité.

De la secondéité à la tierceité :

« De même que le premier n'est pas absolument premier s'il est pensé avec un second, de même pour penser le second dans sa perfection nous devons bannir tout troisième. -retorque Peirce- Le second est le dernier absolu. »¹⁸ « Le second est précisément ce qui ne peut pas être sans le premier. -nous dit Peirce- Il se rencontre dans des faits comme autre, relation, obligation, effet, dépendance, indépendance, négation, occurrence, réalité, résultat »¹⁹. Dans la secondéité, la relation entre les éléments est un lien de force. Cette relation de force, produit aussi, en conséquence, une résistance.

Dans la secondéité, malgré le fait qu'avec l'introduction d'un deuxième élément produise un échappement de la priméité, elle soutient son être comme nécessaire pour pouvoir être en relation avec lui. Dans la secondéité le deuxième nomme, représente, explique le premier et dépend de lui.

Une fois arrivé à la secondéité, l'esprit, qui a un caractère que je décrirais comme « conservateur » cherche à garder sa perfection. La secondéité, selon la formulation de Peirce, est une réalité parfaite qui ne tient qu'à condition de bannir le troisième. L'introduction d'un

¹⁶ Peirce, Deledalle, et Girel, p.85.

¹⁷ Peirce, Deledalle, et Girel, p.85.

¹⁸ Peirce, Deledalle, et Girel, p.25.

¹⁹ Peirce, Deledalle, et Girel, p.85.

troisième implique donc une perte de perfection. On peut donc définir le passage à la tierceité comme celui de la perfection au perfectible ou de la perfection devenir.

La tierceité :

Je vais lire maintenant une citation de Peirce dans laquelle la fonction du tiers est clairement expliquée. « Premier et second, agent et patient, oui et non, sont des catégories qui nous permettent de décrire en gros les faits de l'expérience, et l'esprit s'en est contenté pendant longtemps. Mais enfin on les a trouvées inadéquates et l'on a fait alors à une autre conception, au troisième. Le troisième est ce qui jette un pont sur l'abîme entre le premier et le dernier absolus et les met en relation »²⁰

Le tiers est donc appelé au moment où une inadéquation se produit entre 1 et 2. Il vient les mettre en lien comme un pont sur l'abîme selon l'expression de Peirce et rend efficaces les relations inefficaces d'un signe dyadique.

Vu que sa fonction est de mettre en continuité deux éléments discontinus, la tierceité a une structure de Bande de Möbius.

Notez que selon la règle donnée par Peirce, le tiers arrive sur scène que quand la relation de secondéité est mise à mal et que cela implique une mise en lumière du manque de fondement ontologique qui doit se résoudre par l'arrivée d'un tiers. Cette impossibilité d'atteindre l'être marque une impossibilité, un manque de fondement de l'ontologie. En ce sens je trouve un point d'accord entre Peirce et Lacan en ce que le Réel est impossible d'accès.

Prenons une définition de la phanéroscopie de Peirce dans laquelle se joue cette impossibilité d'accès au Réel: La phanéroscopie -dit-il- est « la description de ce qui est devant l'esprit ou la conscience, tel qu'il apparaît ». Notons tout d'abord que c'est une définition triadique : « Ce qui est », premier élément, est du domaine de la priméité. « Ce qui est tel qu'il apparaît », relation dyadique, appartient à la secondéité, il y a une identité entre ce qui est et son apparence : c'est l'habit qui fait le moine. Mais dans la tierceité, le « ce qui est » devient « tel qu'il apparaît » si et seulement si le tiers qui est « la conscience » en décide ainsi. Cela fait que si on devrait établir une règle générale pour le lien entre l'habit et le moine qui soit pas fautive nous devrions dire que pas tous les moines s'identifient à leurs habits.

²⁰ Charles Sanders Peirce, *The Collected Papers of Charles Sanders Peirce*, Electronic edition, 1994, p.87.

Notons aussi que l'impossibilité à rejoindre le Réel ne peut être rendue évidente que depuis la tierceité. L'ontologie ne peut être démasquée que depuis le troisième étage. La démasquer revient à reconnaître que derrière le masque, il n'y ait rien d'autre que du vide, et que conséquence, le masque ne tient que de la croyance. En paraphrasant Lacan nous dirions que la tierceité est le lieu de l'évidement de cette évidence qui se présente à nous, parlêtres, comme étant ontologique (Il faut entendre « comme si elle était ontologique »).

Qu'est-ce qui se perd dans le passage entre les catégories?

Si nous revenons à la définition donnée avant, ce qui se perd chaque fois est le mode d'être. J'appelle ces modes d'être comme ontique/ontolo-gique/logique.

La priméité nous l'avons définie comme la catégorie des étants positifs et sans référence. Nous la nommons comme la catégorie de l'ontique.

La secondéité, implique l'introduction d'une référence (langage) avec lequel le premier élément construit une relation à deux. Cette catégorie est celle de l'onto-logie dans le sens où l'ontique disparaît pour laisser une place au logos. Je tiens à écrire onto (tirait) logie pour montrer qu'il s'agit d'une relation duelle. Entre la priméité et la secondéité, ontique s'évanouit du fait de l'introduction du logos et ce logos, conformément à ce qui a été dit sur la secondéité, tend à exclure le tiers pour conserver sa perfection et en faisant cela elle évacue le doute, le doute des fondements ontologiques.

Souvenons-nous que la secondéité est la catégorie de la causalité, de la relation, de la réalité, de l'effet, du résultat. Et que, si la priméité l'exclut, la secondéité est le lieu du savoir. En allant un peu plus loin faisons l'hypothèse qu'on pourrait même y introduire une partie du savoir scientifique qui, selon Bachelard correspondrait à un savoir préscientifique et que en suivant les formulations de R.L. je dirais que c'est la catégorie des sciences prédicatives.

La tierceité, serait la catégorie de la logique. Logique incorpore, en intension, qui a besoin d'un corps extensionnel pour pouvoir opérer. En opposition à celle de la catégorie précédente, elle pourrait être la catégorie des science imprédicatives.

En quoi ces « modes d'être » déterminent les usages des signifiants ?

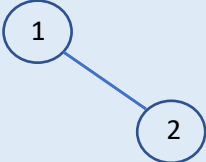
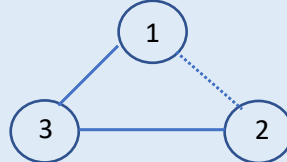
1. LES USAGES DU SIGNE


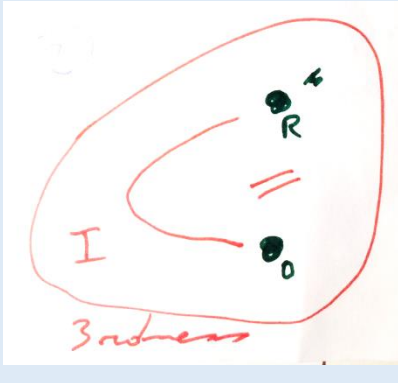
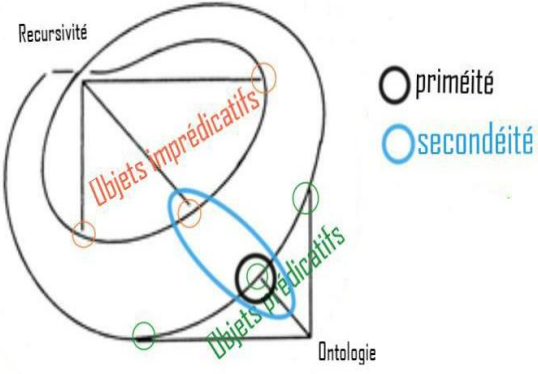
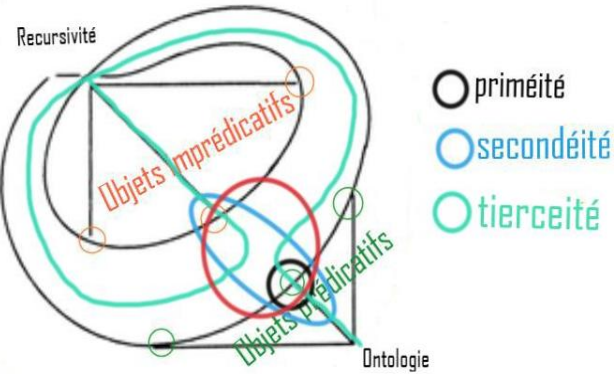
Chaque catégorie de la phanéroscopie nous donne un usage différent des signifiants.

Ces trois modes d'être correspondent à trois niveaux de gradation du signe. C'est ce que Peirce nous permet de faire avec sa phanéroscopie : travailler dans les différentes modalités d'être résultantes des usages possibles du signe.

Tout d'abord, rappelons-nous qu'il n'y a pas de possibilité de faire usage des signifiants dans la priméité sans passer à la secondéité. Les signifiants, qu'ils soient dits ou écrits impliquent une secondéité. Des trois catégories phanéroscopiques seulement deux permettent qu'on se réfère aux modes d'usage des signifiants

Nous pouvons, donc, établir deux types d'usages des signifiants, un pour la secondéité et un autre pour la tiercéité. Ces éléments sont à être pris comme des hypothèses de travail ou pistes de recherche.

Dans la secondéité	Dans la tiercéité
	
<ul style="list-style-type: none"> - Signe onto-logique - Se construit sous la forme paradigmatique de l'identité entre les deux éléments. - Le lien entre les éléments est un lien arbitraire qui tient par la force. 	<ul style="list-style-type: none"> - Signe logique (Récursif) - Si il ya une identification entre le premier et le second elle apparaît comme ne pouvant être établie par le troisième qui fait lien. - Domaine de la rethorique, de l'argumentation (le lien se construit dans l'« ouverture » du dialogue sur un fond déontologique (non-ontologique et éthique)

	
<ul style="list-style-type: none"> - Dans le premier cas le signe se définit en termes d'un signe représente quelque chose. - Signifiant qui signifie quelque chose: identité entre signifiant et signifié. 	<ul style="list-style-type: none"> - Dans le deuxième cas, le signe se définit comme un signe représente quelque chose pour quelqu'un. Nous sommes là, dans le signifiant lacanien. - Logique signifiante dans lequel le signifiant en tant que tel ne signifie rien.
<ul style="list-style-type: none"> - La secondéité est le niveau de « ce qui est dit dans ce qui s'entend ». L'énoncé est pris au niveau uniquement de son énoncé 	<ul style="list-style-type: none"> - Dans la tierceité le « qu'on dise » intègre le « ce qui est dit dans ce qui s'entend ». Inclusion du sujet de l'énonciation dans la lecture de l'énoncé.
	
<ul style="list-style-type: none"> - Dans le premier cas, dans le schématisme borro-projectif de René Lew le signe se situerait au niveau de la relation par la force entre les objets prédictifs et les objets imprédictifs. Le passage 	<ul style="list-style-type: none"> - Dans le deuxième cas le lien entre les deux ne se ferait pas par la force mais par le parcours par la thirddness (récursivité) en donnant comme résultat une relation non-naturelle entre objets prédictifs et imprédictifs.

direct de l'un à l'autre annule la torsion de la BM.	
- La force, le forçage, l'actuel, annule la bande dans son opérativité : elle fait d'elle une bande plate en ne faisant valoir que ses deux bords.	- La thirdness nous permettrait un passage d'une logique sphérique à une logique asphérique

Deuxième partie

1. Le psychanalyste en position de sujet

Pour cette partie, je vais prendre une citation de Lacan qui me permettra de caractériser les deux usages des signifiants que je viens de présenter et de la position qui doit (car il y a là un impératif) occuper l'analyste. Cette citation est issue de *L'insu que sait...*²¹

« Le Moi, puisqu'on appelle ça comme ça - on appelle ça comme ça dans la seconde topique de Freud - le Moi est supposé avoir des intentions, ceci du fait qu'on lui attribue ce qu'il jaspine, ce qu'on appelle son dire. Il, dit, en effet ; il dit et il dit impérativement. C'est tout au moins comme ça qu'il commence à s'exprimer. »

Lacan nous dit que le Moi, du fait qu'on lui attribue une identité avec ce qu'il pense ou dit, parle de façon impérative. Avec Peirce nous dirions que ce mode d'identité de Moi à sa pensée est propre à la secondéité et donc est dans une position onto-logique. Forcément, ce parlêtre qui vient parler naïvement depuis un positionnement ontologique (et du moi et du monde) ne peut que parler impérativement au nom d'une réalité extérieure dans laquelle il semble ne pas avoir aucun degré de participation. Pas de doute entre le Moi et le monde, c'est ladite réalité qui commande ou c'est le Moi qui commande au nom d'elle. Dites-moi ce que je dois faire ! Pas de place pour le doute, pas de place pour le tiers, au moins pour ce parlêtre, à ce moment.

²¹ Jacques Lacan, *Le séminaire livre XXIII, L'insu que sait de l'une-bévue que s'aile à mourre (1976-1977)* (Non paru, s. d.).

Mais Lacan depuis un usage triadique du signifiant semble se demander où mettre localiser le tiers à ce moment : et il le situe du côté de l'analyste :

« L'impératif, c'est ce que j'ai appuyé, disons, du signifiant indice 2, S2; ce signifiant indice 2 dont j'ai défini le sujet, j'ai dit qu'un signifiant c'est ce qui représentait le sujet pour un autre signifiant. Dans le cas de l'impératif, c'est celui qui écoute qui, de ce fait, devient sujet. Ça n'est pas que celui qui profère ne devienne pas, lui aussi, sujet incidemment. »

Depuis sa logique triadique du signifiant, Lacan reçoit cet impératif d'une autre façon : il faut toujours localiser le tiers ! Ce qui veut dire que même si l'analysant résiste à sortir de la perfection de la secondéité, il faut lui en supposer un ! C'est en ce sens que j'interprète Peirce quand il dit que si on cherche bien il y a la tierceité dans la secondéité. Pour bien chercher, il faut commencer par supposer qu'il existe, n'est-ce pas ?

Le psychanalyste fonde sa pratique dans la mise en acte de suppositions qui engagent le désir : « Je voudrais attirer l'attention sur quelque chose, il n'y a en psychanalyse que des je voudrais. » Comme si le passage à accomplir en analyse était celui qui va de l'impératif du sens à l'impératif de la structure du désir, comme un passage de la secondéité à la tierceité.

Sur l'impératif :

- Dans le premier choix, l'impératif correspond à « je fais ce qu'on me dit » tant que le tiers menaçant puisse rester exclu.

Sur l'impératif :

- Dans le deuxième schéma, la béance produit un impératif et en ce sens c'est la béance de la secondness qui fait un appel nécessaire à un troisième. La nécessité est structurale, elle se montre, chez Peirce comme l'inadéquation de la secondness qui appelle un tiers.
- L'impératif met l'analyste en position de sujet. Cet impératif est à entendre avec Peirce comme l'impératif de tierceité qui apparaît de l'inadéquation de la secondness en tant que l'analysant

suppose et demande un savoir à l'analyste.

Retournons à la citation de Lacan :

« Je suis évidemment un psychanalyste qui a un peu trop de bouteille, mais c'est vrai que le psychanalyste, au point où j'en suis arrivé, dépend de la lecture qu'il fait de son analysant, de ce que son analysant lui dit en propres termes. »

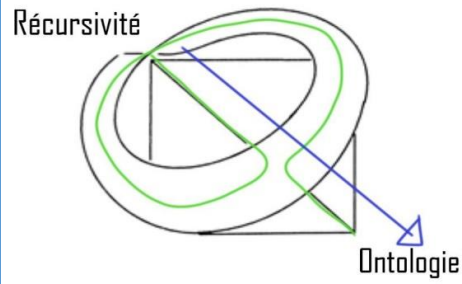
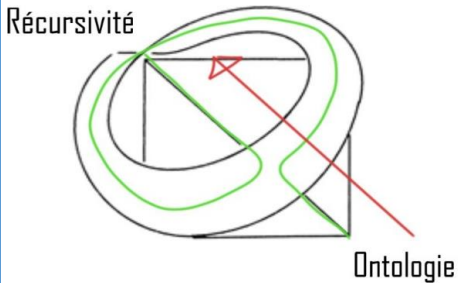
L'impératif qui paraît recevoir Lacan est celui, non pas d'être complaisant avec les impératifs de l'analysant qui sont déterminés par la tendance de la lettre à rejoindre le Réel de façon métaphorique, mais celui de faire une « lecture » de ce qui est dit par l'analysant en visant une logique signifiante réursive fondée sur l'impossibilité radicale du signifiant à rejoindre le Réel. Retournons pour voir ce que dit Lacan :

« Ce que son analysant croit lui dire, ceci veut dire que tout ce que l'analyste écoute ne peut être pris, comme on s'exprime, au pied de la lettre. Là il faut que je fasse une parenthèse, j'ai dit la tendance que cette lettre, dont ce pied indique l'accrochage au sol, ce qui est une métaphore, une métaphore piètre, ce qui va bien avec pied, la tendance que cette lettre a à rejoindre le Réel, c'est son affaire ; le Réel dans ma notation étant ce qui est impossible à rejoindre. Ce que son analysant, à l'analyste en question, croit lui dire, n'a rien à faire - et ça, Freud s'en est aperçu - n'a rien à faire avec la vérité. »²²

A mon sens, le mot « tendance » de l'expression «la tendance que cette lettre a à rejoindre le Réel » dénote la « force », dont parle Peirce, qui cherche à faire tenir la secondéité en excluant tout tiers.

Lacan, en faisant opérer la tierceité, propose une définition réursive de la position de l'analyste fondée sur l'inadéquation de la secondéité entre la lettre et le Réel. Pour le dire dans les termes de Peirce, la réursivité jette un pont (donne une continuité) sur l'abîme entre la lettre et le Réel.

²² Lacan, n. Séance du 19 avril 1977.

- Nous proposons donc que le schéma RL a deux sens de lecture, le sens de la psychanalyse pour l'analysant, franchissement à la récursivité et à l'opposé le sens de lecture de l'analyste Lacanien qui serait celui qui est appelé à pointer l'onto-logie de la secondness chez l'analysant pour la rendre lisible (récursive)....
- Il y a une relation triadique : analysant et analyste opposés dans le sens mais participant d'un même schématisme qui opère en faisant le pont sur l'abîme.

Pour conclure sur la position du psychanalyste est exigé par moments à répondre depuis la position de sujet et est confronté à faire le choix : Il peut choisir l'accès au Réel comme possible et rester dans la secondéité ou choisir l'impossibilité d'accès au Réel et faire valoir la tierceité.

Pour finir je dirais que, le fait que l'analyste, sa position, dépende de lieu qu'il donne à l'analysant dans son choix de lecture, choix dans lequel il est sujet, confirme ce qu'il avait avancé 22 années avant quand il disait :

« Quand je vous dit que la seule résistance véritable dans l'analyse, c'est la résistance de l'analyste, ça veut dire qu'une analyse n'est concevable que dans la mesure où le a est effacé. »²³.

²³ Jacques Lacan, *Le séminaire livre II, Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique psychanalytique (1954-1955)* (Paris: Éd. du Seuil, 1978), p.373.

Là où l'analyste est appelé à intervenir en tant qu'autre (relation de secondéité), vaut mieux qu'il s'efface pour pouvoir répondre (car il s'agit de responsabilité) depuis la place du sujet en tant que tierceité, en tant que schématisme.

A Paris, le 10 juin 2018